

Boris VIAN

par Louis CHAVANCE

Cet homme, né le 10 mars 1920, est mort jeune, à 39 ans, le 23 juin 1959. Il n'était pas célèbre, juste connu des amateurs éclairés. C'est à de tels moments qu'on déplore de ne pas croire à l'existence de la vie éternelle. Qu'on aimerait imaginer le sourire ironique de Boris Vian, penché au bord d'un nuage, en train de contempler les agitations de nos contemporains et de s'amuser à la vue de la notoriété considérable qui s'est emparée de lui après sa mort.

La gloire, oui, la gloire, le mot n'est pas trop fort, que Boris Vian connaît actuellement, dix ans après sa mort, auprès de la jeunesse est peut-être le phénomène littéraire le plus considérable de ce demi-siècle. En quelques années, sept ans exactement, de 1946 (**Vercoquin et le plançon**) à 1953 (**l'Arrache-cœur**), en passant par 1947 (**l'Ecume des jours, l'Automne à Pékin**), 1949 (**les Fourmis**), 1950 (**l'Herbe rouge**), Boris Vian produit une œuvre romanesque, qui ne rencontre aucun succès sur l'heure et qui, lentement, mystérieusement, prend une ampleur considérable jusqu'à grandir aux proportions d'un véritable triomphe. D'où provient ce succès retentissant autant qu'inattendu ? A quoi est-il dû ? Voilà un problème qui ne sera pas facilement résolu. A l'origine les livres n'épuisaient pas leur premier tirage. Les exemplaires restant étaient mis au pilon. On peut dire qu'à la fin de sa vie, ils avaient complètement disparu de la circulation. Et puis, petit à petit, ils sont réclamés, réédités, publiés dans le « livre de poche » à des centaines de milliers d'exemplaires et traduits dans le monde entier. Partout, ils s'enlèvent comme des petits pains. On multiplie tirages et tirages. Ils composent des vitrines entières chez les libraires. Sur le boulevard Saint-Michel, on voit constamment des jeunes gens, non seulement des étudiants, s'arrêter pour en acheter un exemplaire.

Sa célébrité est-elle due à ses romans plus qu'à d'autres éléments de sa riche personnalité ? Il faut le croire, puisque c'est à eux presque seuls que s'adresse l'admiration générale qui suscite à l'heure actuelle des mémoires d'érudit et des thèses de doctorat en Sorbonne.

Il faudrait bien qu'un de ces érudits analysât méthodiquement les causes de cette relance. Elle n'est pas due aux éditeurs qui se sont hâtés de mettre au pilon les exemplaires non vendus, ni aux hommes des **Cahiers** du collège de Pataphysique, peu répandus, ou de **Bizarre**, tardif, (1966) et qui a ponctué le succès plutôt qu'il n'en est la cause. Peut-être aux efforts de quelques amis fidèles ? Ou à une lente osmose ? Je croirais plutôt à ce dernier phénomène, que je vois se produire comme une imprégnation progressive. Les jeunes gens, qui possèdent un exemplaire de ses romans, le prêtent autour d'eux. Les bouquinistes sont pillés, leurs stocks épuisés. C'est la demande des bouquinistes qui a probablement alerté les éditeurs et provoqué les rééditions. Peut-être faut-il imputer le fait tout simplement à l'intelligence d'un directeur de collection au **Livre de Poche** qui a eu l'heureuse idée de republier ces romans ? En tout cas, le fait mérite d'être signalé aux chercheurs.

Ce sont donc les romans qui sont responsables de cet étrange renversement littéraire de la conjoncture littéraire. Boris Vian croyait beaucoup à ses romans et leur insuccès lui causa une grande mélancolie. Je ne parle pas de **J'irai cracher sur vos tombes** paru en 1946, œuvre de circonstance, écrite sans doute pour gagner rapidement quelque argent et supposée traduction par Boris Vian d'un noir américain appelé Vernon Sullivan. La fausse traduction indique-t-elle un moindre attachement de Boris Vian à ce livre ? Je ne saurais le dire. Je ne sais pas si ses jeunes lecteurs sont aussi attirés par lui que par les autres, mais j'en doute. L'aspect « Série noire » pris par celui-ci le banalise un peu. En tout cas, je ne le vois pas dans les vitrines des libraires et je ne pense pas qu'il soit interdit à l'affichage. Il est vrai que nos censeurs camouflés sont capables de tout.

Lorsqu'elle fut adaptée à l'écran en 1959, Boris Vian n'était pourtant pas totalement détaché de cette œuvre, puisque ce fut à la première projection de celle-ci qu'il s'effondra. Il paraît que le déplaisir (euphémisme) ne fut pas la cause de sa mort qui était imminente. Pourtant on ne peut s'empêcher de penser qu'il en fit une coïncidence singulière.

Après 1953, Boris Vian n'écrivit pratiquement plus de roman et l'on peut être assuré que cet abandon lui fut pesant. D'ailleurs, il avait bien d'autres moyens de gagner sa vie. Il fut, il n'est pas besoin de le dire, un génie protéiforme. La musique, la chanson, la peinture, le théâtre, la poésie lui réussissaient aussi bien que le roman. N'oublions pas son activité de traducteur, métier qu'il n'exerça pas seulement comme gagne-pain, ainsi que l'indique sa passion pour le roman d'anticipation, dont il proposa avec insistance la publication à la collection du Rayon fantastique, chez Gallimard. « Le Monde des A », extraordinaire roman de A.-E. Van Vogt, qu'il traduisit en 1953 est, signalons-le, la description d'une planète, vivant sans gouvernement, dans un état de paix et de prospérité authentiquement anarchistes.

Le théâtre — un autre genre littéraire — l'attirera après le roman. **L'Equarissage pour tous**, cependant, fut écrit en 1946-47 et joué en 1950. Il convient de signaler que la version théâtrale de **J'irai cracher sur vos tombes**, représentée au théâtre Verlaine, le 22 avril 1948 fut entourée du même parfum de scandale qui environna le roman et poursuivie par les mêmes cafards.

Les deux œuvres théâtrales majeures de Boris Vian, **les Bâtisseurs d'Empire**, ou **le Schmüz** et **le Goûter des généraux** datent de la fin de sa vie, de l'année 1959. Nos lecteurs connaissent l'extravagance burlesque du **Goûter des généraux** où l'on voit les marionnettes humaines de généraux gâteux, se disputer comme des enfants rageurs à l'occasion d'un goûter. La pièce a été reprise récemment. **Les Bâtisseurs d'Empire** représentés par Jean Vilar au **Théâtre Récamier**, le 21 décembre 1959, donne une dimension singulière de son talent. Cette pièce montre l'ascension d'une famille que poursuivent les bruits de la rue, personnifiés par le Schmüz, forme confuse, sur laquelle les différents personnages s'acharnent à coups de pieds. Le bruit monte. Les acteurs se retrouvent plus haut à chaque étape et finissent sous les toits. Malgré ou à cause de son apparent symbolisme, cette pièce donne une impression de singulière étrangeté et exerce une fascinante séduction.

Ce fut la musique et particulièrement le jazz qui introduisirent Boris Vian dans la vie en général et dans la vie parisienne en particulier. Depuis sa plus tendre adolescence il adorait le jazz et dansait follement sur ses rythmes dans les surprise-parties de Ville-d'Avray qu'il habitait alors. Comme tous les véritables amateurs, il voulut mettre la main à la pâte ou plutôt à la « trompinette », ainsi qualifiait-il son instrument et devint exécutant dans divers orchestres « d'amateurs marrons », comme il les qualifiait à l'époque, qui l'a vu à ce moment dans la cave du **Tabou** ou du **Club Saint-Germain**, trompette impavide, au

pavillon levé vers le ciel peut se vanter d'avoir vu un homme heureux. Il était aussi compositeur et écrivit la musique de quelques chansons. La musique marqua le début et la fin de sa vie professionnelle qu'il commença comme trompette de jazz et qu'il termina comme éditeur. Il était depuis deux ans directeur artistique à la maison de disque Philips, lorsqu'il périt en 1959. Il jouait dans des galas vers 1946, aimait des bals, exécutait des tournées en province et en Belgique. Il aurait pu devenir professionnel si ce démon étrange, qui gouvernait sa vie, ne l'avait alors incliné dans une autre direction. C'est au **Club Saint-Germain** que je le vis pour la première fois. Nous échangeâmes quelques mots, bref épisode qu'il avait sans doute oublié quand je le revis, quelques années plus tard, à la **Fontaine des Quatre Saisons**.

Je ne sais si le ton, que j'essaie de donner à cet article, arrive à suggérer les zigzags dont fut composée sa brève existence. Aux alentours des années 1953, sa vie dessina un nouveau virage et il commença à monter sur la scène pour interpréter les chansons qu'il composait. Il avait commencé à écrire des paroles (et parfois même la musique), Henri Salvador était son collaborateur depuis quelques années déjà, lorsqu'il parut sous les projecteurs des **Trois Baudets**, puis de la **Fontaine des Quatre Saisons**. Il s'était composé une silhouette peu ordinaire. Déjà mince et très grand (il mesurait 1,85 m), il accentuait sa hauteur par un costume noir, boutonné jusqu'au cou, qui dessinait sur la scène comme un grand I de ténèbres. Avare de mouvements, il détaillait la chanson avec une efficacité extrême. Nos camarades de rappellent la **Java des bombes atomiques**, les **Arts ménagers**, **Nous avons vingt ans** et surtout l'admirable **Déserteur**, que j'eus l'occasion de lui demander d'interpréter au gala du Groupe Louise Michel, auquel il se fit un plaisir de collaborer. L'aspect qu'il avait en scène venait peut-être — je n'en suis pas sûr — de la silhouette adoptée par un chanteur du Chat Noir, Jules Jouy, je crois, qui chantait vêtu de noir des pieds à la tête. Peut-être aussi est-ce une invention personnelle ? Nous ne le saurons sans doute jamais.

La participation de Boris Vian aux galas anarchistes me donne l'occasion de soulever le problème de ses convictions politiques. Il se vantait de n'en point avoir ou plutôt de ne pas vouloir en parler. Je me garderais d'apparaître comme ayant l'intention d'attirer sa mémoire vers les idées libertaires, encore que son style de vie, certaines de ses œuvres, son goût pour Van Vogt et Korzyb ski pourraient justifier cette hypothèse. Il fut à leurs débuts le collaborateur des **Temps modernes** de J.-P. Sartre où il donna pendant quelques numéros la **chronique du menteur**, mais il cessa bientôt de l'être. Je crois qu'une des raisons qui font sa gloire actuelle est qu'on ne peut attacher à son nom l'étiquette de sartrien. Il avait connu le philosophe et s'il collabora à la revue « Existentialiste », c'est qu'il fréquentait assidûment le quartier Saint-Germain alors contaminé par Jean-Paul Sartre, qui demandait leur participation à tous ceux qui se laissaient accrocher par le sourire tarve qu'il distribuait à tous les vents. Le fait d'avoir donné à un des personnages de l'**Ecume des jours** le nom de Jean-Paul Pastre n'indique que l'impression d'une brouille, car celui-ci n'est pas franchement ridicule. M. Noël Arnaud a voulu suggérer (**Bizarre** février 1966) que le désaccord de Boris Vian avec Sartre tenait à des raisons sentimentales. Je n'en crois rien. Boris Vian n'était pas homme à se laisser influencer, même inconsciemment, par des motifs personnels. Dans le monde où il vivait de telles attitudes étaient positivement impossibles et inconcevables. Je ne vois pas pourquoi les idées du **Traité de civisme** (encore inédit) où l'attaquait Sartre, n'auraient pas une valeur littérale ni pourquoi il faudrait leur chercher ce genre de motivation.

Que dire encore de Boris Vian ? Je m'aperçois que je n'ai pas parlé de son talent de peintre. Deux tableaux ornent l'entrée de son appartement « Allez à Cannes » et « N'allez pas à Cannes », tous les deux singuliers et charmants.

Je n'ai point parlé non plus de sa culture scientifique qui lui valut un diplôme d'ingénieur de Centrale dont il ne semble avoir fait aucun usage, sinon à déposer quelques brevets d'invention burlesques. Je n'ai pas dit mot de sa poésie, mais il me semble inutile de souligner que toute sa vie, que sa conversation, que ses écrits de tout genre n'étaient qu'un poème. Il a publié quelques volumes **Cent sonnets**, **Barnum's digest**, **Cantilène en gelée**, enfin une plaquette de 23 poèmes, publication posthume qui porte le titre affreux et ironique de **Je voudrais pas crever**.

Cet article ne serait pas complet (il ne l'est pas, en tout cas), s'il ne faisait mention de l'activité de Boris Vian dans le domaine de l'opéra, genre noble, par excellence et où pourtant il ne dédaigne pas de s'exercer, appliquant en quelque sorte sa double vocation d'écrivain et de musicien. Il n'en écrivait pas moins de quatre : **Le Chevalier des neiges**, musique de Georges Delerue (théâtre de Nancy, 1957), **Fiesta**, musique de Darius Milhaud (opéra de Berlin, 1958), **Une regrettable histoire**, musique de Georges Delerue (Paris Inter 1961) et **Arne Sakmussen**, musique de Georges Delerue (encore inédit). Je n'en ai vu aucun, mais je ne doute pas que son humour intense n'y ait trouvé moyen de se manifester.

Un point m'intrigue dans la vie de Boris Vian. Je ne lui connais pas de rapports avec le groupe surréaliste et j'ignore s'il a connu ses membres. Son âge l'explique peut-être. Il avait vingt ans en 1940, l'intensité de ses études, la guerre lui ont peut être pris le temps de les connaître au meilleur âge. Ensuite il fut plongé dans la musique, que Breton n'aimait pas. Il me semble cependant qu'ils devaient se connaître et que, de quelque façon, ils se sont joints. L'avenir nous éclairera peut-être sur ce point.

Lorsqu'il acheva sa brève carrière, Boris Vian était devenu directeur artistique des disques Philips. Aurait-il bifurqué vers les tâches administratives ? Se serait-il contenté de la sécurité financière apportée par une fonction que d'ailleurs il aimait, puisqu'elle était consacrée à la musique de jazz, sa grande passion de jeunesse ? En un mot a-t-il bien fait, pour sa gloire, de mourir jeune ?

Tout ce qu'on sait de lui rejette violemment cette hypothèse. Au bout de quelque temps, des heurts se seraient produits (il y en avait déjà) et Vian serait parti en claquant la porte. Je crois qu'il aurait continué ses zigzags et qu'il serait peut-être revenu au roman, augmentant ainsi la portée de sa gloire, autant que ses forces pouvaient le soutenir, auprès de sa charmante et douce femme, la ravissante Ursula Kubler, danseuse.

L. C.